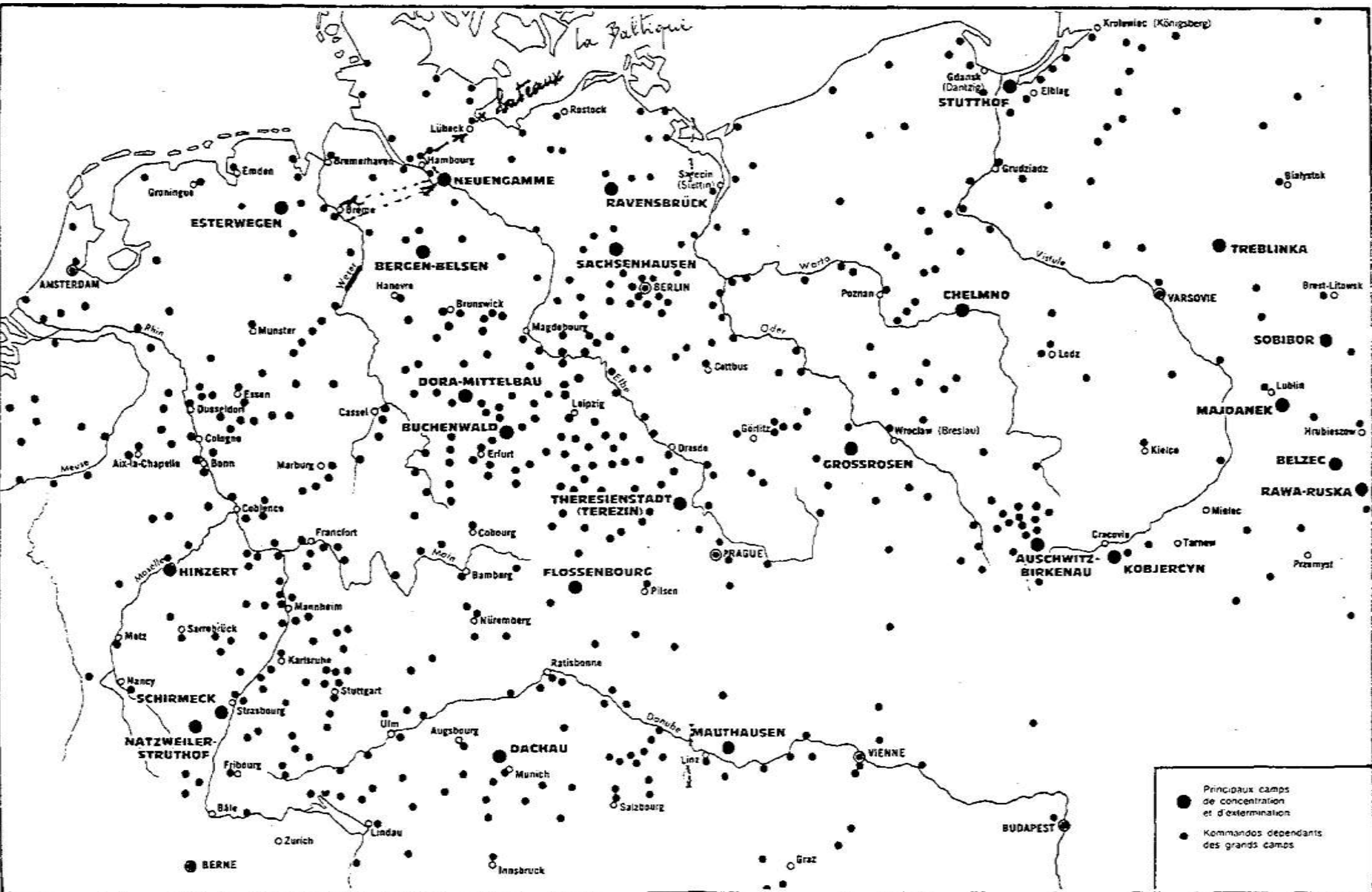


LA RESISTANCE



● Principaux camps de concentration et d'extermination
 ○ Kommandos dépendants des grands camps

Vivre à 18 ans l'invasion de son pays

Rappel de la situation générale de l'époque

1939 - 1940

HITLER se lance à la conquête des pays d'Europe et renie les accords qu'il a signés, il enthousiasme son peuple par une propagande mensongère et est particulièrement bien reçu en Autriche sans combattre. Il règle le sort de tous ses opposants en Allemagne par la prison, les camps de travail forcé et les camps de concentration. La race aryenne, « supérieure » doit faire disparaître les sous-hommes, juifs, tsiganes etc. et exploiter au maximum, jusqu'à la mort, une main d'œuvre puisée dans les pays envahis, Pologne, Belgique, Tchécoslovaquie, France, Hollande...

J'ai 17 ans en 1939 et, à l'école, je fais la connaissance de quelques juifs qui y sont placés par leurs parents. Nous discutons pendant les récréations en parcourant journaux belges et français mais ils ignoraient les crimes qui avaient été commis vis-à-vis de la population civile dans certaines régions de notre province en 1914 - 1918. Ma mère, qui avait à peine 20 ans à l'époque, m'avait raconté que dans le village où je suis né et où j'ai passé mon enfance, des soldats allemands, avec le « Goot mit uns » incrusté sur leurs ceinturons, prirent femmes et enfants en hurlant et en les bousculant pour les enfermer dans les caves, puis ils emmenèrent les hommes et les très jeunes gens qui n'avaient pas été mobilisés et les fusillèrent dans un pré du village. Ma mère n'oublia jamais ce massacre perpétré par un groupe de soldats allemands qui se vengeaient car les tirs du fort de Fléron avaient tué et blessé quelques-uns d'entre eux.

Mon père, soldat mobilisé, est resté 4 ans prisonnier de guerre dans les mines de charbon allemandes.

Cette situation et ces événements vécus qui me furent transmis oralement par mes parents et d'autres personnes s'imprégnèrent dans mon esprit et lorsqu'un copain juif vint me dire adieu dans ma classe en m'annonçant qu'il partait d'urgence avec sa famille vers l'Amérique du Sud, j'ai compris que l'invasion était proche, c'était fin avril 1940, je venais d'avoir 18 ans, je ne revis jamais cet ami juif allemand qui cependant m'adressa une carte postale du Panama où ils avaient réussi à se sauver. Mais il m'avait déjà signalé à l'époque que ses grands-parents avaient été arrêtés et internés dans des camps en Allemagne où ils vivaient dans des conditions extrêmement pénibles. On ne pouvait pas s'imaginer ce qu'était vraiment un camp de concentration ou d'extermination.

10 mai 1940

Invasion de la Belgique. Mobilisation générale ainsi que des jeunes belges qui n'avaient pas encore fait leur service militaire et ordre de rejoindre le plus rapidement possible la ville de Binche par leur propre moyen. Cet ordre, quelle imbécillité ! Nous étions là-bas des dizaines de milliers à attendre des instructions qui ne sont jamais venues. Si cette ville avait été bombardée comme tant d'autres, quel carnage inutile causé par la désorganisation complète des responsables militaires et gouvernementaux. Mon départ de la maison familiale fut triste et rempli de larmes pour mes parents mais à 18 ans, on ne peut pas encore imaginer l'angoisse des siens voyant leur fils partir sans savoir s'ils le reverraient; moi, je ne pensais pas que je pouvais ne pas revenir.

Etre envahi trois fois par le même peuple, 1870 - 1914 - 1940, m'était insupportable et avait en moi le désir de tout faire pour le combattre et le jeter dehors. Après plusieurs jours d'attente à Binche, un ordre arrive enfin d'évacuer la ville soit en direction des ports de mer, Angleterre, soit vers la France; je choisis la France en espérant être engagé là-bas. Une évacuation à pied, toutes générations confondues car les civils se sauvaient, sous la mitraille d'avions allemands; ce fut très pénible pour les personnes âgées et les enfants.

Enfin, embarquement par train pendant plusieurs nuits et jours vers le sud de la France où nous arrivons à Saint-Gaudens (Haute-Garonne) et où nous sommes placés chez l'habitant dans un petitvillage, Latoue. J'ai la chance d'atterrir dans une petite ferme exploitée par deux dames, une d'environ 45 ans et sa marâtre de 65 ans qui me stupéfia par sa barbe et son patois méridional, elle ne comprenait ni ne parlait français, était gentille avec moi mais pas avec sa bru que j'ai souvent vue pleurer. Pendant plusieurs mois, j'ai vécu au village et participé à la vie campagnarde.

Fin septembre 1940, j'étais rapatrié en Belgique après avoir vainement demandé avec de jeunes français, à être incorporé dans une armée alliée. Je suis heureux de revoir mes parents malgré des frissons de révolte et d'inquiétude en passant la ligne de démarcation où je rencontrais les premiers soldats allemands. Après quelques semaines de réadaptation, je trouve du travail et suis en même temps les cours du soir (Ecole Industrielle supérieure) ainsi que des cours d'anglais en songeant à rejoindre l'Angleterre, seul pays européen encore en guerre qui continuait une lutte très difficile et très courageuse.

La lutte clandestine (individuelle) débute pour moi par la distribution la nuit de tracts contre l'occupant, vente de timbres de solidarité pour soutenir un groupe de résistants dont je ne connaissais qu'un délégué, lequel apporta de l'aide à des personnes

recherchées par la police allemande. Ces personnes pouvaient être, soit des pilotes anglais dont les avions avaient été abattus, soit des prisonniers de guerre français ou belges évadés ou parfois des prisonniers russes embauchés de force par les allemands et échappés des charbonnages. A 15 ans à peine, mon jeune frère posait sur la nationale de Liège à Aix-la-Chapelle des planches transpercées de clous afin de crever les pneus des camions militaires allemands qui circulaient fréquemment sur cette route.

4.

Toutes ces actions qui se répétaient chaque semaine se faisaient à l'insu de nos parents d'une part nous n'aurions pas été autorisés, d'autre part, c'était inutile de les inquiéter.

De temps à autre, des variantes, par exemple de freiner la trahison de collaborateurs belges mais nous nous devions d'être très méfiants car en 1940-1941, une partie de la population était indécise, elle ne collaborait pas nécessairement mais ne voulait pas se mouiller et il était impossible de prévoir sa réaction, peur ou dénonciation par lettre anonyme, ce qui était très fréquent.

1941, j'ai 19 ans, la lutte clandestine devient plus importante et s'organise comme une espèce de même race, je rencontre d'autres résistants, certains de mon âge, des pères de famille plus âgés d'au moins 10 ans, connus pour leur sérieux.

Notre premier groupe est né, composé de personnes philosophiquement différentes mais particulièrement unies par le même but et l'amitié cimentée dans le danger.

Le nom de " Violettes " (fleur modeste mais cachée, a recueilli tous les suffrages) car pour être efficace, il fallait savoir se taire et travailler dans la pénombre.

La Presse clandestine s'intensifie, les tracts se transforment en journaux et deviennent de plus en plus importants, je me souviens de : " Coq Victorieux " – « Wallonie Libre » - « La Libre Belgique » - " La Voix des Belges " - " Le Front de l'Indépendance " - " Le Monde du Travail », distribués dans les services publics, dans les écoles (l'inspecteur SABEL chez les enseignants), dans les boîtes aux lettres privées, dans les entreprises où l'on réclamait des renseignements sur des travaux en

De nouveaux contacts se nouent avec d'autres mouvements de résistance déjà structurés, mais pour l'efficacité de l'action dans cette lutte dangereuse, il fallait cloisonner les relations. Il ne suffisait pas d'avoir des projets encore fallait-il les mettre au point avec le maximum de précision et de sécurité pour réussir sans perte de vies humaines ou d'arrestations.

1942 - une action parmi d'autres : l'occupant donne l'ordre aux bourgmestres de toutes les communes de récupérer les métaux tels que le cuivre, le laiton et les non-ferreux) les habitants devaient les livrer aux services communaux sous peine de sanctions, toutes ces matières devaient être dirigées vers les fonderies pour l'armement allemand.

Après quelques semaines, la récolte est terminée et déposée sous la scène d'une salle communale et nous décidons d'enlever la nuit une ou plusieurs charges par camion; un camionneur ami et un guetteur doué d'un grand sang-froid devaient nous prévenir en cas de danger en tapant vigoureusement avec une matraque sur l'une des portes où nous étions en train d'opérer (ce transbordement de métaux faisait beaucoup de bruit quand la nuit est calme.) Le premier chargement quasi terminé, le guetteur nous prévient d'un danger, le camion file à toute vitesse, tous phares éteints vers le lieu de dépôt repéré de grands trous dans une carrière à chaux de la région. Nous filons vers le fond des jardins en sautant les haies avec agilité car nous avons aperçu un groupe à 100 m qui pensait nous coincer dans la salle; nous avons été dénoncés par un habitant qui prévint le bourgmestre et le policier communal, mon père ! Particulièrement énervé (il n'avait retrouvé ni son arme ni sa matraque), et pour cause, je les lui avais « empruntées » pour la nuit. Que dire de sa stupéfaction quand il reconnut "sa" matraque dans les mains du guetteur arrêté, interrogé, qui ne donna aucun nom et garda un sang-froid plein d'humour; il ne fut pas remis aux autorités allemandes et fut ramené chez lui quand ils se rendirent compte qu'ils n'avaient pas affaire à un voleur, mais nous n'avons pu tout enlever avec ce seul transport.

Je ne rentrai pas chez moi ce soir-là mais seulement le lendemain soir après le travail et j'avais eu le temps de penser à l'entrevue avec mon père : je ne pouvais plus lui cacher mon engagement dans la lutte clandestine et j'engageais l'entretien en lui confirmant que je continuerais mes activités mais que j'avais fait une erreur en lui empruntant son arme au lieu d'en prendre une du groupe. Je lui dis que j'étais prêt à quitter la maison pour ne pas les mettre en danger, ce qu'il n'exigea pas mais il souhaitait connaître une personne sérieuse et responsable, ce que je fis le lendemain avec l'accord de l'inspecteur SABEL qui eut une entrevue avec mon père. Réussite de plusieurs actions telles qu'enlèvement de timbres de ravitaillement, carte d'identité, de fonds publics car les parachutages n'arrivaient pas régulièrement d'Angleterre et il fallait absolument cacher, nourrir et aider les réfractaires au travail obligatoire ainsi que les familles qui prenaient le risque de les cacher; certains de ces réfractaires demandaient à entrer dans la résistance.

1942-1943 D'autres formes d'actions suivent tel le sabotage de l'entrepôt dans une entreprise travaillant pour les allemands, au moyen de bâtons de phosphore dangereux à manipuler. Lorsque nous atterrissons du mur d'enceinte dans la rue, une patrouille civile montait la garde mais au nom de « Résistant », elle n'a pas tenté de nous barrer la route, il est vrai que de plus, nous étions a Bien sûr, le lendemain, c'est la descente de la Gestapo avec des chiens policiers un ouvrier délégué syndical (déjà) est arrêté et envoyé à la prison de Huy comme otage; il sera relâché après quelques mois probablement par l'intervention du patron de l'entreprise, allemand mais pas nazi.

Fin décembre 1942, le climat dans l'entreprise où je travaillais devient malsain, mes distributions de journaux clandestins sont trop fréquentes ainsi que mes actions extérieures. Je prépare mon départ, laisse une lettre réconfortante à mes parents et saute la grille avec une guide résistante liégeoise.

Arrivée à Aywaille et à Sprimont où je me cale chez des résistants pendant quelques semaines, le temps de mieux connaître d'autres clandestins avec lesquels je participe à des actions. Ils sont agréablement surpris par ma façon assez sereine de travailler et je deviens ainsi le représentant de mon groupe dans cette région.

La difficulté à rester des journées entières dans une maison et l'appréhension d'être coincé comme un lapin dans son terrier, me décident à changer de look : cheveux longs ondulés, pantalon "golf", longs bas blancs, le style « zazou » des étudiants de l'époque, dont la police allemande ne se méfiait pas car ces marginaux un peu « fou-fou » ne paraissaient pas dangereux pour l'occupant; changement de carte d'identité, pied-à-terre en ville, nouveaux contacts avec des responsables du service de renseignements, de groupes de résistance et de presse clandestine, tous déjà bien rodés et souvent beaucoup plus âgés que moi, notamment le service de renseignements Zéro National - M.N.B. Camille JOSET Liège - Groupe G sabotages et « Service D » lequel bien introduit dans les services de la poste, filtrait les lettres de dénonciation, souvent anonymes de « bons belges », agissant par malveillance ou contre la résistance, ce service a permis à de nombreuses personnes d'éviter l'arrestation. En mai 1943 se produit un drame fort important, mon responsable de groupe du plateau de Herve est arrêté avec des membres de sa famille et d'autres membres du groupe; ils sont persuadés d'avoir été dénoncés mais nous n'arrivons pas à établir la preuve. Une autre famille, responsable aussi a juste le temps de s'enfuir et ira vivre clandestinement à Bruxelles.

Le mois suivant, un autre drame va se produire, une partie du groupe restant décide d'une expédition : un enlèvement de timbres de ravitaillement en Limbourg. Ils partent à vélo et sont repérés par la gendarmerie mobile flamande alors qu'ils prenaient une boisson dans un café avant d'arriver à l'endroit convenu. Joseph GERARDY, étudiant et bilingue, après discussion, décide avec l'ingénieur Louis DEFOUR de remettre leurs armes, ne se méfiant pas de cette police belge. Au moment de partir, le chef gendarme leur dit : "Suivez-nous à la Kommandatur " retournement écoeurant, est-ce un collaborateur ?

Joseph avait conservé un second revolver, il tire, les gendarmes ripostent et tirent dans le tas même sur les hommes désarmés. Gravement blessés, ils sont transportés à l'hôpital de Tongres et de St Trond.

Ce jour-là, je devais conduire une autre action avec plusieurs résistants, elle fut retardée faute de renseignements précis mais ce qui venait d'arriver nous bloqua complètement, il fallait prévoir rapidement une retraite sûre et rester calmes quelques semaines. Nous voulions tenter quelque chose pour les blessés sous surveillance allemande à l'hôpital de Tongres et essayer de les en sortir. Fernand, le frère de Louis DEFOUR, ne voulait pas attendre de bien préparer cette sortie; j'estimais que sans ambulance, ce n'était pas possible et même extrêmement dangereux. On convient finalement de l'épauler ne voulant pas l'abandonner. Accompagné d'Arthur, j'ai accepté de le couvrir avec nos armes dès qu'il sortirait avec son frère blessé, malheureusement, il ne put atteindre la chambre, dut battre en retraite et se sauver in extremis; il n'a pas attendu de nous voir au lieu du rendez-vous. Quant à Joseph GERARDY, il est intransportable, atteint d'une balle dans la colonne, il meurt quelques jours plus tard. Traumatisé par la perte de mon premier et meilleur ami, je décide de le revoir avant qu'il ne soit enterré; un prêtre de notre groupe me prête une soutane et un missel latin et me dit qu'au cas où j'aurais des problèmes d'aller au collège de Tongres et demander asile à un prêtre dont j'ai oublié le nom, qu'il s'efforcera de m'aider. Dans cet accoutrement, je pénètre dans la clinique, la traverse pour aboutir dans une chapelle située dans un grand jardin où reposait mon ami dans un cercueil non fermé. Je feins de lire le missel en m'apercevant qu'un gardien en uniforme allemand me surveillait en faisant des va-et-vient mais ne m'aborde pas sans doute à cause de ma soutane. Dans les minutes qui suivent, alerte qui peut s'avérer fatale, arrivée non prévue de la maman avec des membres de la famille et ma mère, que je n'avais plus revue depuis des mois, la stupéfaction peinte sur leurs visages en me reconnaissant mais tout le monde garde son sang-froid; je les salue très froidement sans oser soulever mon calot à cause de mes cheveux longs. Le gardien très méfiant demande à la mère de mon ami si elle me connaît, elle répond que j'étais de la famille... Je reste encore cinq minutes à me recueillir, salue en m'inclinant légèrement et quitte la salle en apparence très calme, avec les tripes nouées et un rythme cardiaque plutôt accéléré car en passant dans le couloir avant la sortie, j'ai entendu le bruit de la porte du

jardin qui s'ouvrait et se refermait, le gardien allemand me suivait , je continue d'un pas normal , remonte la rue sans hâte et prend une rue à angle droit, ce qui me permet de constater qu'il est resté à l'entrée et surveille mon départ. Je me rends très rapidement au collège, demande le prêtre en question qui me dit ne pouvoir rien faire pour moi; je lui demande des vêtements civils à cause du signalement, il devient d'une pâleur cadavérique et refuse prétextant le danger pour le collège alors qu'il savait que j'étais en péril. 6.

Je n'ai plus le choix, reprend le tram pour Liège, par chance sans contrôle; j'ai eu très chaud mais j'ai revu mon meilleur ami une dernière fois. Fallait-il risquer cet ultime adieu alors que je ne pouvais plus rien faire pour lui, il était de toute façon trop tard pour se poser la question.

1944

Après ces différentes arrestations, certains sont envoyés vers les camps de concentration, certains sont fusillés, je reste quelques semaines plutôt caché, évitant tout contact avec les milieux de la résistance, change régulièrement de domicile et de carte d'identité afin de brouiller les pistes.

Comme responsable, avec plusieurs résistants très engagés, nous reformons une nouvelle équipe avec des liégeois, toujours sous l'étiquette : Violettes - Groupe d'action ".

Je ne vais plus décrire en détail les actions que nous avons menées mais je peux dire que les risques deviennent de plus en plus importants, comme cette action qui a été préparée par plusieurs réunions pour être efficace et pas trop suicidaire : au centre-ville et en plein jour, il fallait arrêter un fourgon transportant des sacs postaux; le scénario imaginé était le suivant : revêtu d'un uniforme d'officier allemand, je devais arrêter le fourgon, avec un résistant en uniforme de gendarme et un autre, en civil, à mes côtés, qui devait alerter des policiers belges d'un réseau clandestin qui avaient pour mission de nous arrêter et nous emmener pour éviter l'arrestation par la Gestapo, au cas où il y aurait eu des coups de feu et des blessés.

Le jour "J" arrive, nous quittons le quartier de Sainte Marguerite à pied, traversons une partie de la ville et nous dirigeons vers le centre; nous croisons, comme convenu, notre guetteur place de la République Française qui téléphone aussitôt au chef de la gendarmerie mobile que la gare d'Ans est attaquée, cette diversion est nécessaire pour vider la ville d'éléments policiers dangereux; d'autres dispersions avaient été effectuées auparavant. L'attente en plein centre avec les tramways verts qui avaient un arrêt à proximité nous stressait car les allemands empruntaient ces trams et l'attente du fourgon, conduit et protégé par des policiers armés me semblait longue, aurait-on éventé notre action ? Voici enfin ce sacré chargement, je me précipite sur la rue, lève le bras gauche pour arrêter le véhicule, le revolver dans l'autre main. Va-t-il stopper ou me passer dessus ? Non, il n'a pas osé, devant l'uniforme allemand; mon ami Gabriel ouvre la porte de la cabine, fait descendre le convoyeur, le désarme et pendant que je monte à côté du conducteur, le fait passer avec lui à l'intérieur du fourgon où se trouvent d'autres gardes mobiles armés; tout se déroule très bien et rapidement; j'ordonne au chauffeur de suivre le trajet convenu, nous passons la Meuse et aboutissons place de l'Yser, où nous attend le camion de transbordement avec mon frère et d'autres résistants; transfert effectué calmement, les armes des policiers étant démunies de leurs balles. Nous quittons la ville vers la banlieue puis la campagne où j'ai prévu deux arrêts, un pour décharger, l'autre pour nous mettre à l'abri sans le propriétaire du camion qui ne devait pas savoir où nous serions et reprit sa route à vide vers Liège mais un policier du fourgon avait repéré sa plaque d'immatriculation et il fut arrêté le lendemain; d'abord, il ne nous connaissait pas et nous lui avons préparé un alibi " béton" : un membre de notre groupe faisait partie du contrôle d'un charbonnage liégeois pour les sorties de charbon qui étaient sévèrement contrôlées; le propriétaire du camion a toujours affirmé que ce ne pouvait être lui puisqu'il chargeait et faisait son transfert au charbonnage au moment de l'attaque; les gendarmes mobiles vérifièrent et trouvèrent les preuves : tickets d'enlèvement et de pesée , très officiellement épinglés dans les bureaux du charbonnage , il fut donc relâché après quelques jours. Ce soir-là, réunion à l'abri avec un délégué de chaque groupement afin de vérifier les scellés et répartir les sacs en petits lots pour soutenir les mouvements de résistance qui aidaient les résistants et les familles en danger, ce qui permit de respirer quelques mois en attendant le débarquement des alliés.

Le service de résistance des policiers liégeois " RADERMECKER - WARNIER " et d'autres me pressent de quitter Liège; je m'installe donc avec mon frère à Waterloo mais un mois plus tard, nous sommes de retour, je ne supporte plus de rester inactif et coincé dans une maison même si les habitants sont braves et dévoués. Les actions reprennent et deux mois plus tard, Gabriel, responsable A.S. pour le Limbourg, m'invite, en insistant beaucoup, dans un château pour clandestins de la région de Hasselt. Il souhaite que je l'accompagne à Londres pour préparer des parachutages et me dit qu'il sera heureux de m'annoncer une bonne nouvelle. Ne le voyant pas arriver le soir du rendez-vous, la nuit me parut très longue dans l'obscurité et le silence oppressant. Quand on vient m'apprendre à l'aube que Gabriel ne reviendra plus, qu'il s'est fait tuer dans la prison de Hasselt en voulant libérer son chef et d'autres membres de son groupe, le retour à Liège est bien triste après la perte de cet excellent ami.

Je me rends compte que la " baraka" ne me suivra pas toujours, contrôlé une fois dans le quartier Saite Marguerite, une seconde fois pendant 15 à 20 minutes dans une tour d'observation à Embourg, puis, la troisième à quelques minutes près, je tombe dans un traquenard, pour finalement, à Embourg, le 24 juin 1944, lors d'un contrôle sur la nationale par la police militaire allemande, très polie car j'ai de "vrais papiers" d'officier de police attaché à la Kommandantur (Palais de Justice), ainsi qu'un port d'arme

officiel, les documents l'étaient, malheureusement pas moi.

Une page de ma vie se termine, l'autre commence

Le temps de me ramener dans les bureaux et de se renseigner (environ une heure) pendant laquelle j'ai mentalement construit un alibi assez simple car il ne faut surtout pas jouer au héros : je fraude pour éviter le travail obligatoire en Allemagne ; je dois m'armer l'esprit pour tenir coûte que coûte ma première déclaration ; je m'attends à de rudes journées car si on découvre mes responsabilités de résistant, je sais que je finirai ma vie sous la torture ou l'exécution; puis, il y a ce doute qui vous assaille nuit et jour : on aurait pu me citer sans connaître mon vrai nom ni mes " planques " mais en connaissant mes dangereuses activités.

Interné deux mois en cellule avec plusieurs interrogatoires par la police militaire allemande, matraquage et menaces pour me retrouver dans les locaux de la Gestapo pour le dernier interrogatoire, le plus éprouvant; je suis emmené de la prison Saint Léonard en voiture , deux policiers en uniforme devant et un civil à côté de moi, prisonnier ou mouton? Là, je faillis faire une erreur en passant Quai de la Batte, devais-je attaquer le conducteur avec le " supposé" prisonnier et me cacher sur une péniche. Je réussis à me raisonner, c'était très probablement un piège, la situation dans la voiture me paraissait anormale et en effet, au retour, le "prisonnier" fumait tranquillement une cigarette. Quant à moi, ils me traînent dans la voiture où je reste à genoux mais en moi moralement je suis heureux et soulagé de n'avoir pas changé un iota à ma première déclaration et je n'ai pas été confronté avec d'autres personnes arrêtées (très important). Par contre, pendant deux semaines, je dois dormir sur le ventre, mon dos, jusqu'aux cuisses ressemblait à une tôle ondulée couleur arc-en-ciel, cela aurait pu faire une photo hors-série pour un professionnel de la nature morte. Comme avant mon arrestation des policiers allemands me recherchaient avec photos à l'appui , je m'étais complètement rasé le crâne; Une chose était insupportable : le passage des sentinelles sur la passerelle de l'étage qui ouvraient les portes , question lancinante : est-ce pour moi ? Ont-ils trouvé des renseignements ? Va-t-on recommencer les interrogatoires ?

Parfois, par des coups portés sur les tuyaux de la cellule nous parviennent des messages sur l'avance des alliés ou exceptionnellement durant la marche journalière dans la cour de la prison.

Je termine mon séjour au purgatoire. Est-ce le matin ou le soir du 28 août 1944, on appelle des prisonniers, on fait vite son petit baluchon car on nous envoie dans un camp d'internement en Allemagne. Je siffle, (je suis heureux en pensant à la possible évasion : quelle illusion !) mais n'est-ce pas une rumeur propagée par les nazis ? Ne va-t-on pas nous fusiller dans les fossés de la Citadelle ? Eh bien, non, nous voilà en direction de l'Allemagne.

Voyage de plusieurs jours dans des wagons à bestiaux bourrés, un garde armé à l'extérieur; le nôtre est ivre et nous menace à plusieurs reprises de laisser tomber une grenade par le grillage. Nourriture : pain, pas d'eau, pas de W.C., avec les mains nous creusons une petite ouverture dans un coin du wagon.

Quelques prisonniers souhaitent enlever deux ou trois planches et se laisser glisser sur le ballast mais la réprobation de plus de 50 %, craignant qu'on exécute ceux qui n'auront pas pu sauter et c'était compréhensible, même si j'étais pour l'essai, fait qu'on ne le mette pas à exécution.

Arrivés la nuit sur une voie de débarquement du camp de concentration de Neuengamme, à 20 Kms environ d'Hambourg, un vrai site d'enfer, les SS nous sortent des wagons à coup de matraque, les chiens loups mordent les retardataires déjà très affaiblis ; à notre droite, le camp lugubrement éclairé vers lequel on nous conduit et où on distingue des créatures irréelles, vêtues de lambeaux , d'autres avec des vêtements rayés de bagnards, qui poussent des wagonnets, parfois dans un silence écrasant, parfois sous les hurlements des kapos ou des gardes SS (droits-communs allemands) qui avaient le droit de vie ou de mort sur nous, une image choc, imprimée définitivement dans ma mémoire.

Il faut se dévêtir complètement, nous défilons dans un baraquement pour être rasés, poils et une "spéciale" coupe de cheveux, à ras du crâne, avec au milieu de la tête, une bande que nous appelons autobahn - autoroute qui démarrait du front jusqu'à la nuque; puis, nous sommes barbouillés de désinfectant et revêtus d'un " costume" et calot rayé de bagnards, un numéro, le mien N° 45559, cousu sur l'uniforme.

Pas moyen de nous confondre avec des civils même prisonniers, nous sommes catalogués sous-hommes et comme nous le constatons par la suite, bons pour le travail forcé jusqu' à épuisement. Pendant plusieurs semaines, nous sommes en quarantaine dans un baraquement entouré de fils barbelés et d'une barrière qu'il n'est pas question de franchir " Stop danger " sauf pour le comptage et le rassemblement sur la place du camp. Là, par hasard, je croise un partisan belge que j'avais rencontré à plusieurs reprises en Belgique, je le revois deux ou trois fois et il me confie qu'une petite radio clandestine a été fabriquée et fonctionne parfois, motus et bouche cousue évidemment. Dans ce camp où circulent des milliers de prisonniers, il s'est formé des cellules clandestines d'anciens résistants triés sur le volet, certains d'entre eux sont placés dans les rouages de l'administration SS avec d'anciens prisonniers politiques allemands. Sans connaître en détail notre engagement, j'avais sa confiance et il avait la mienne car nous nous étions rencontrés chez le même résistant qui nous servait de boîte aux lettres pour la " Presse Clandestine ", Pendant la

quarantaine, je fais comme tous, des va-et-vient, un jour, je vois entrer un jeune SS, devant moi un prisonnier en ouvrant la barrière est frappé avec la matraque et à coups de poing contre une ferraille, le sang pisse à hauteur de la tempe, l'SS ne s'arrête que lorsque son calot tombe, il avait omis de l'enlever au passage de ce salaud en se mettant au garde-à-vous, crime de lèse-majesté; cela aurait pu être moi car je n'ai compris que par la chute du calot; je ne connaissais pas ce jeune prisonnier et ne l'ai jamais revu. 8.

La quarantaine terminée, on nous embarque vers une autre destination : un kommando de camp central pour aboutir, quelle ironie, au village de Blumenthal (vallée des fleurs pas loin de Brême, à côté d'une usine où se trouvent déjà des prisonniers russes, polonais et beaucoup de français; nous représentons le dernier contingent fourni pour le camp central de Hambourg (Neuengamme).

On nous initie sans discours à la vie de ce camp miniaturisé par comparaison avec le grand, à coups de matraque et tous les coups possibles si vous ne compreniez pas assez vite les rigueurs de la loi SS : travail - obéissance. Ce camp est dirigé par un adjudant SS qui ne paraît pas particulièrement bourreau mais qui fait pendre deux ou trois slaves (lettons ou polonais) qui ont osé clouer un morceau de vieille courroie sur leurs semelles de bois (sabotage !) nous servant de chaussures.

Nous attendons l'appel, debout, en rangs, pendant des heures dans le froid de l'hiver 1944, il fait environ - 25° et nous sommes depuis plusieurs mois particulièrement affaiblis par le froid, le travail et la faim. Combien de fois, la nuit, me suis-je pincé les pieds croyant qu'ils étaient gelés.

Ce jour-là, notre attente est très longue pour assister à ces crimes; un officier supérieur vient du camp central pour la pendaison; c'est l'exemple que nous devons tous voir : la potence dressée sur la place, les trois prisonniers montent très dignement les escaliers conduisant à la trappe, l'un crie : "Bonjour à ma famille", un autre "Vive la liberté ou vive mon pays"; l'officier SS répond en ricanant : "Tu n'avais qu'à y penser avant". Cet événement reste une marque indélébile de plus dans ma mémoire. Dans les rangs, debout depuis plusieurs heures, certains défaillent et sont soutenus par des camarades pour qu'ils ne soient pas roués de coups de pied par les kapos (gare aux côtes cassées).

Ceux qui, comme moi, ne travaillent pas à l'usine, sont assignés à charger et tirer des chariots de cendrées (remplacer les chevaux); parfois, dans les temps morts de journée, les SS nous pourchassent hors des baraques et nous obligent à des courses, accroupis sur la place du camp, encadrés par les matraques et les coups de pied des kapos, une position plus qu'inconfortable; deux fois, je peux m'esquiver à l'intérieur du "revier" (infirmerie et mouvoir) mais c'était très risqué comme me l'a fait remarquer un médecin français, prisonnier lui aussi et responsable du "revier", il pouvait avoir des ennuis alors que c'était un type très bien qui s'efforçait de soigner et de sauver ceux qui pouvaient l'être.

Après deux mois de ce régime, l'hiver devient plus rude avec un froid intense, la neige et la pluie; je sens ne pas pouvoir tenir et parviens à contacter un "voorarbeit" de l'usine (contremaître prisonnier trilingue) qui me croit lorsque je lui affirme bien connaître le dessin industriel et le travail de précision; après quelques jours dans son équipe, il se rend compte que c'est exact. Ce limbourgeois s'est conduit avec tous de façon extrêmement correcte, jamais je ne l'ai vu frapper, il fermait souvent les yeux sur le travail des plus faibles.

Quand nous rentrons le soir après 10 ou 12 heures de travail, l'appel commence, les kapos et chefs de camp (à peu près tous des droits communs sortis des prisons allemandes) devenus chefs de baraque avec tous pouvoirs sur les prisonniers, mettent une heure ou plus pour nous compter; ces brutes hurlantes règnent par les coups et consciemment ou inconsciemment se trompent et nous restons debout dans la neige et le froid car il faut que leurs chiffres correspondent avec ceux de la veille (morts ou malades répertoriés). Ces longues attentes nous paraissent interminables.

Ce matin, 12 avril 1993, devant ce paysage ensoleillé, les cerisiers en fleurs et les senteurs de la garrigue, il m'est très malaisé de raconter cette vie d'enfer que nous avons vécue, est-ce la réalité ou un cauchemar que je ressasse depuis 50 ans ?

Revivre ce passé et le communiquer est très pénible, pourtant les témoins se font rares et la mémoire des gens a estompé cette tranche d'histoire mais j'affirme qu'il est dangereux pour les générations futures de croire que cela n'arrive qu'aux autres, le réveil est brutal car la démocratie se prépare même si ce n'est pas spectaculaire.

Afin de placer cet épisode de ma vie dans un ordre plus ou moins chronologique, je reviens à ce kommando de Blumenthal où nos gardes et leurs séides administratifs et disciplinaires nous demandent notre curriculum vitae; ils cherchent des soi-disant serruriers ou techniciens - mécaniciens d'industrie pour travailler au montage et à la réparation de moteurs de sous-marins dans l'usine du village; je réponds que je suis étudiant ce qui est vrai et faux à la fois mais en restant au camp, je m'imagine pouvoir repérer des indices et dresser un plan d'évasion car durant toute ma captivité ce mot magique m'a jamais quitté; j'apprends, hélas, qu'un bagnard repris est un homme pendu (je n'ai pas connu d'évasion réussie).

Un jour, des SS ou gestapistes (c'est la même famille) envahissent l'usine en hurlant, avec des chiens bergers allemands, ils menacent et emmènent certains dont deux lyonnais ramenés au camp pour des interrogatoires musclés : un tunnel a été construit sous une baraque.

Officiellement, deux équipes se répartissent le travail, l'équipe de nuit et celle de jour; les prisonniers de cette chambrée font partie de l'équipe de nuit, alors les deux lyonnais commencent leur travail de taupe, dangereux et exténuant; pendant de nombreuses semaines, ils creusent avec des boîtes de conserves et des outils rudimentaires en dissimulant la terre sous le baraquement. Une très petite équipe clandestine (surtout des français) est au courant, c'est indispensable pour réussir; moi, je ne savais rien.

Ils ont dépassé les fils de fer d'enceinte du camp, creusé sous le chemin extérieur qui longe le fleuve, le Weser, il reste un mètre ou deux avant d'aboutir au fleuve, ils attendent l'heure "H" par mesure de précaution; ce n'est pas la montée des eaux qui fait avorter l'évasion mais le chemin était très détrempe après de fortes pluies et une charrette tirée par un cheval défonça la route et provoqua l'affaissement du tunnel.

L'alerte est donnée, le beau projet s'évanouit, nos deux amis français résistent aux interrogatoires mais va-t-on les pendre ? Eh bien, non : peut-être le responsable SS veut étouffer l'affaire pour ne pas avoir d'ennuis auprès de l'état-major SS ou il espère découvrir d'autres clandestins. Il faut dire que ce coup les avait particulièrement étonnés et que le bruit des canons se rapprochant, ils ont hésité. Les deux lyonnais rentreront vivants à Lyon.

Un épisode personnel où je pense avoir échappé de peu à la pendaison car le Schreiber kapo me l'avait promis, le fait étant considéré comme un sabotage : pendant plusieurs semaines, je toussais beaucoup et crachais du sang, l'hiver était rude et le froid rigoureux; je traîne pendant des jours autour de la baraque des juifs enfermés pour leur travail qui consiste à la récupération de vieux vêtements loqueteux repris sur les morts; j'établis un contact avec l'un d'eux et il me donne ? (ou est-ce un échange, j'ai oublié! un vieux morceau de tissu déchiré que je place sous ma chemise rayée et de vieux papiers autour des jambes contre le froid et l'humidité; il faut à tout prix arrêter cette bronchite car il n'y a pas de médicaments, on s'en sort ou on meurt; il n'y a pas d'alternative dans ce genre d'existence, notre vie ne tenait qu'à un fil. Lors du retour de la journée habituelle de travail, on attend en rangs serrés pour être comptés comme une rengaine idiote et sinistre et ce qui n'arrivait jamais, je suis au premier rang (un hasard et une erreur qui ont failli me coûter la vie) le chef kapo accompagné du secrétaire et d'autres kapos, s'aperçoit en passant devant moi que j'ai le torse un peu trop bombé, tapote et avec le Schreiber m'arrache la veste, la jette à terre en me tapant dessus à tour de bras en plein visage; à un moment, je crois que ma tête va éclater et de fait, le tympan est déchiré et j'en ai souffert les jours suivants. Je m'efforce surtout de ne pas réagir car j'étais plein de rage et surtout ne pas m'écrouler pour ne pas être roué de coups de pied; j'entends le Schreiber hurler; « Sale belge, pendu pour sabotage, d'abord matraque. » On me sort du rang, mes petits billets clandestins coincés dans ma ceinture s'éparpillent, j'écris pour mes parents et dois les échanger avec un copain de La Louvière qui, lui, n'est pas rentré; c'était, comme vous le pensez bien, absolument interdit d'écrire; le Schreiber donne l'ordre à Jan de ramasser mes billets et de me conduire dans la baraque du chef où se trouvait le nouveau responsable du camp, un SS tchèque ramené très malade du front russe (il trafiquait même de l'alcool à brûler pour se saouler); je revois encore la brute de kapo de la cuisine retrousser ses manches et préparer une matraque pour 50 ou 100 coups suivant la décision de l'SS, saoul comme souvent, qui me questionne en allemand (je comprenais en partie), le traducteur me répétait et je me souviens qu'il m'a fait ramener la nuit où j'étais très malade (c'était la raison du morceau de tissu) heureusement, il ne parle pas des billets et l'SS, dans une grande réaction de colère, me jette dehors avec des coups de pied aux fesses, je suis sauvé, la chance est toujours ma compagne.

Jamais de colis ni de lettres. Qu'est devenue ma famille ? Mon frère plus jeune prenant tant de risques dans la résistance a-t-il échappé ? Je souhaite tellement que mes parents puissent retrouver un de leurs fils et n'aient pas subi d'ennuis après mon arrestation.

Nous portions autour du cou une plaque métallique avec notre numéro de prisonnier pour, paraît-il, nous identifier après la mort, je n'y crois pas beaucoup car dans trop de camps, des milliers ont disparu sans laisser de traces.

Nos ustensiles indispensables : un petit bassin accroché à la corde qui nous sert pour tenir le pantalon et une cuillère, le bassin sert à la toilette, pour le café (liquide coloré et sans goût) et la soupe du soir, souvent transparente mais il ne s'agit pas de le perdre car, plus de bassin, plus de nourriture sauf le petit bout de pain quotidien et un morceau de margarine hebdomadaire avec lequel j'ai tenté une expérience qui m'a été salutaire car nous étions presque tous atteints de furonculose ou de phlegmons (manque de sel et matière grasse); brûlé au travail à l'articulation du pied, le médecin prisonnier nettoyait la plaie avec les moyens de bord : des bandelettes en papier et remplissait le trou avec une pommade noire qui ne faisait aucun effet; lors de mes dernières visites très tôt le matin avant le travail, le toubib faisait la grimace : le trou s'élargissait, la plaie devenait douloureuse, alors, au lieu de manger la margarine, je la conserve, comble le trou un peu chaque jour; quelle ne fut pas ma joie et ma stupéfaction de voir la plaie se refermer après quelques semaines; je n'ose en parler et pourtant l'expérience est concluante et pour moi, c'est très important physiquement car je crains l'amputation avec des instruments plus que rudimentaires.

Un peu plus tard, une infection à la pointe du pouce droit m'amène chez le médecin qui me soumet deux solutions : soit arracher l'ongle, soit l'amputation dans trois semaines; le choix est vite fait, mon ami Pierre me tient la tête et le bras et l'arrachement se fait rapidement, j'avais frisé la syncope mais je guéris vite sans entrer au revier qui était plus un mouvoir qu'une infirmerie ; il y régnait une puanteur insoutenable, le médecin nous avait laissé exceptionnellement entrer pour voir un camarade très malade qui nous demande de ne plus revenir car il ne peut plus rien avaler et nous fait comprendre que nous devons nous sauver en emportant son petit bout de pain.

A un moment , ils décident que nous passerions aux douches même par grand froid, sans changer de chemise, sans savon et toujours mouillé, remettre son vêtement, se presser pour éviter les coups ; une fois, j'arrive à me faufiler mais la seconde fois, le kapo aperçoit mon subterfuge et me sort à coups de matraque du baraquement douches où l'on voyait dans une grande pièce des tas de cadavres les uns sur les autres, comme des pantins désarticulés, plus rien que la peau et les os; à ce sujet, il circule un slogan de rage et de désespoir « Ils auront notre graisse mais nous rapporterons nos os chez no. » Cette lancinante pensée d'évasion ne me quitte toujours pas, je suis décidé à la tenter seul mais ne trouve pas les moyens de la réussir, il faut être prudent et efficace car c'est quitte ou double; une nuit, pendant le travail, j'ai beaucoup de fièvre, une angine, je perds l'équilibre et manque d'être accroché par la machine; pour ne pas avoir d'ennuis, le kapo Jan, de l'équipe de nuit, demande à une sentinelle de me ramener au camp ; pendant le retour, je fais semblant de ne plus pouvoir avancer mais, à chaque arrêt, il pointe le canon du fusil dans mon dos ; je crois qu'il m'aurait abattu :

« un ordre, c'est un ordre » et pourtant il n'est pas SS mais je suis trop faible et presque inconscient, je n'ai guère de chance cette nuit-là. C'est heureux car placé au revier, je divague pendant deux jours, le médecin et la chance me sauvent une fois encore: J'y retrouve Pierre qui est toujours mon ami, tant par ce que nous avons vécu que par la philosophie et la moralité humaine qui nous font rester actifs dans l'action pour les Droits de l'homme (Amnesty International).

Mars et avril 1945 nous remplissent d'espoir car nous entendons le bruit des canons et de l'aviation alliée; on sait que le régime nazi s'effondre mais qu'allait-on faire de nous ? Les SS qui dirigent le camp vont-ils nous abandonner ou nous entraîner avec eux comme monnaie d'échange ou peut-être nous exterminer ? Le printemps s'annonce, allons-nous finir avec l'hiver ?

La décision est prise dans la seconde quinzaine d'avril : les grands malades, les juifs adultes et enfants sont évacués par camions, nous ne les avons jamais revus. Certains prétendent qu'on les emmenait au camp central pour être gazés ou pour le crématoire, d'autres affirment que tous ont été abattus en cours de route, on a retrouvé des cadavres qui auraient été enterrés sur place ou dans le cimetière du village, les habitants ne voulaient pas savoir ni parler.

Juste avant de commencer la marche et quitter le camp, nous voyons entrer dans un baraquement le kapo "Bruno", petit par la taille mais grande crapule dans un rôle d'assassin; deux russes ou polonais y sont enfermés pour lui avoir volé des cigares, il les tue à coups de couteau ; le médecin tente d'arrêter ce massacre mais il ressort, les bras ensanglantés, Bruno le menace aussi. C'est le grand rassemblement avec un kommando extérieur, marche à destination Hambourg et le camp central de Heuengamme ; les gardes SS et autres militaires nous encadrent, nous faisons une halte au kommando souterrain de Fargues et deux autres dont je me souviens, une dans une briqueterie abandonnée, une autre dans une très grande ferme où nous sommes entassés dans les hangars à foin et réveillés à plusieurs reprises par les rats qui nous courent sur la tête.

Cette marche exténuante est appelée « Marche de la mort » car de nombreux prisonniers tombent et ne peuvent plus avancer, on les aidait un moment mais nous étions tous tellement affaiblis que nous n'avons pas la force de les soutenir longtemps, certains sont mis dans un chariot tiré par d'autres prisonniers, d'autres se laissent tomber pour ne plus se relever; on entend fréquemment des coups de feu, les SS les achèvent ; impossible de vérifier sauf les témoins à proximité, il faut avancer droit devant soi avec la ferme volonté de tenir coûte que coûte, le caractère et la persévérance poussés jusqu'à l'extrême limite augmentent les chances de survie.

Avec toujours cette idée d'évasion qui me tenaille, pendant la marche avant l'arrivée au camp central, à la ferme où on nous enfourne littéralement dans les granges, profitant de la confusion générale, je longe le mur de la ferme et aboutis dans un pré à l'arrière, je tourne brusquement et là, caché mais prudent, je détache mon pantalon comme si je me préparais à me soulager; heureusement, avant de m'élancer dans le pré, assez dégagé, je jette un regard circulaire et aperçois un de nos gardes armés qui surveille mon manège; bravement, je m'accroupis puis décemment recouvert, je viens me ranger à la fin du groupe; le garde ne bronche pas mais même s'il n'est pas SS, ne m'aurait-il pas tiré comme un lapin ?

Le lendemain, à l'aube, nous repartons, parfois par des chemins de campagne, nous n'avons plus de nourriture, la faim devient plus que lancinante; lors d'un temps de repos, couché à terre, je fais provision d'herbe et de chicorée sauvage que je cache sous ma chemise. Combien de jours encore allons-nous rester sans manger ? Pourtant, dans cet état de très grande faiblesse, il reste des réactions instinctives qu'il n'est pas possible d'expliquer.

Nous marchons toujours en colonne le long d'un champ quand, tout à coup, à notre droite un tas de betteraves ! Instinctivement et sans un mot , comme une nuée de moineaux, nous nous précipitons et prenons une betterave avec une rapidité incroyable, je reviens à toutes jambes vers la colonne sous les coups de feu; je ne sais plus s'il y a eu des tués à cet endroit car il fallait courir, se réintégrer plus avant dans les rangs et pas au même endroit ; je n'ai pas le temps d'avoir peur, j'ai à manger pour plus tard si j'arrive à la conserver sans trop de risques, un coup à ne pas recommencer ! Le soir, j'en mange un morceau mais cela me provoque une douleur brûlante dans la gorge et j'abandonne l'objet de la maraude.

Pas loin d'un bois, trois français réussissent leur évasion mais d'autres sont abattus par les SS, ils se sont accrochés dans les barbelés. Enfin, nous arrivons au camp central, exténués, certains près de la mort ou dans un hébètement total. Après des heures d'attente, le bruit court que la soupe va être distribuée; en effet, un chariot arrive avec de grands tonneaux que les prisonniers montent sur une espèce d'estrade, sans doute pour mieux contrôler la distribution faite par des kapos et des prisonniers extérieurs à notre groupe; cela n'a pas duré cinq minutes, une poussée énorme de centaines d'hommes qui perdent la tête, se précipitent, les tonneaux sont renversés : toujours rien à manger. Nous avons passé la nuit dehors, il fait froid et je circule dans l'enceinte qui nous a été réservée; je vois un prisonnier couché à plat ventre dans un tonneau, un détail m'arrête : des tâches blanches derrière la nuque me font penser à un prisonnier de mon kommando qui avait des furoncles couverts de bandes de papier autour du cou; déjà , au départ de la marche , lorsque je lui parlais, il était bizarre et ne répondait plus comme s'il se trouvait dans un autre monde. C'est surprenant qu'il ait survécu mais comme il ne réagit pas à mon appel, je le sors quasi inconscient, le traîne pour l'asseoir le dos au mur de la baraque et lui demande de rester là mais une demie heure plus tard je ne l'ai plus revu, ni alors, ni jamais; il était de Poulseur.

Le lendemain matin, rassemblement et stupéfaction, on nous distribue un petit colis "Croix-Rouge" : chocolat, lait en poudre, sucre; nous avons cru que la libération était arrivée, espoir qui ne dure que quelques heures. Les prisonniers russes étant exclus de cette distribution, la lutte dans la nuit pour le partage est rude, c'est normal car injuste. Le départ de Keuengamme vers les bateaux s'effectue.

En partie à pied puis en wagons à bestiaux, nous arrivons au port de Lübeck, pas pour nous libérer comme nous l'espérons mais pour nous placer à fond de cale dans quatre bateaux amarrés au port malgré, paraît-il, les réticences des capitaines de navire. Se doutent-ils que les SS veulent les saborder mais on n'a pas retrouvé les preuves de ces discussions.

Sur l'"Athen", le "Tilbeck", le « Cap Arcona » et le " Deutschland ", 10 à 12.000 prisonniers sont entassés à fond de cale dans de véritables tombeaux flottants, sans apercevoir le jour, sauf peut-être sur le "Cap Arcona", lequel possède des cabines en plus de cales plus basses et moins froides.

Au début, je suis placé dans les cales de l'"Athen", navire qui servait de transport de marchandises qui sont très hautes et nous dormons à même la tôle; une trappe s'ouvre pour descendre la nourriture dans des tonneaux ou autres récipients; je n'ai plus de bassin mais pendant les marches, j'ai trouvé une vieille boîte à conserves qui n'a guère servi car c'est la ruée vers cette nourriture insuffisante pour nourrir tout le monde. Cette même trappe s'ouvre aussi tous les matins ou tous les deux jours pour remonter les cadavres de la nuit et du jour précédent, ils sont liés à une corde par les prisonniers et tirés sur le pont, c'est hallucinant de voir ces corps flotter un moment dans le vide comme des mannequins désarticulés. Un matin, deux frères gantois, séparés par la mort de l'un, l'autre assommé et effondré, regarde remonter son frère, cela me marque profondément.

Mon séjour d'environ deux semaines, toujours dans l'obscurité de cette tombe flottante est presque impossible à décrire, tenaillé par la faim et la soif, plus terrible encore que la faim car je ne salive plus et crois parfois avaler ma glotte et l'angoisse qui rend fou alors qu'il faut absolument garder son équilibre mental, sans cela vous perdiez 50 % de chance de survie. Aucun kapo, aucun militaire n'ose descendre dans ces fosses, véritables « cour des miracles », ils n'en seraient probablement pas sortis vivants, surtout les kapos; nous sommes coincés là comme des rats dans un piège.

Je me souviens avec beaucoup d'émotion d'un jeune résistant de Poulseur, Robert, qui ne pouvait plus rien avaler tellement sa bouche et ses gencives sont dans un état lamentable; un soir, il insiste pour que je reste couché près de lui contre la paroi intérieure de la cale, il tremble de froid et de fièvre, le matin, à mon réveil, il ne parle plus et ne bouge plus, mourant ou déjà mort . Après mon retour, j'ai revu ses grands-parents avec qui il vivait, je n'ai jamais pu leur raconter la fin tragique de leur petit-fils; deux visites encore et j'ai dû cesser de les rencontrer, la vérité et la conversation devenaient trop lourdes à supporter pour moi et pour eux. Pourquoi suis-je survivant et pas lui ?

Il ne faut jamais s'attarder à la pensée que tout est fini, il faut continuer la lutte mentale tous les jours, la chance et le destin favorables nous attendent peut-être au bout du chemin. La vie simple, un peu spartiate mais saine que j'ai connue avec mes parents ainsi que mes activités dans la résistance, forgent, je crois, un moral solide qui permet de mieux réagir dans les moments difficiles.

Bien sûr, mon récit devrait s'en tenir à des faits vécus mais il importe de tenter une analyse ou de s'interroger sinon ces expériences ne serviraient à rien; elles me permettent personnellement à ne pas rester indifférent à la misère d'une trop grande partie du monde, il faut savoir dénoncer les régimes dictatoriaux, qu'ils soient d'ordre militaire, philosophique ou politique.

Je continue mon récit de la vie sur ces bateaux; un jour, je tente et réussis après bien des difficultés à grimper à l'intérieur d'une grande cheminée étroite, qui part du fond de la cale jusqu'au pont, j'arrive au sommet, jette un rapide coup d'œil et aperçois une sentinelle à proximité, je rentre la tête comme un hérisson pour ne pas me faire abattre; encore une issue d'évasion fermée.

J'en parle à un marin breton rencontré dans mon kommando, il me dit qu'il est indispensable de se rendre maître de la salle des machines et de la cabine de pilotage, mais où se trouvent-elles ? D'accord avec lui, il faut trouver des hommes décidés, prêts à tout risquer avec peu de chances de réussite ; après quelques contacts, je constate que plus personne n'est capable de prendre de tels risques.

Les instants de la vie dans ces bateaux d'enfer se bousculent dans ma mémoire; je peux dire aussi que dans un coin de la cale (sur plusieurs mètres carrés) des traverses de bois avaient été surélevées pour nos besoins naturels; nous vivons dans cette puanteur 24 heures sur 24, sans penser à l'horreur de cette situation, nous n'avons pas le choix.

Le lendemain ou peut-être le jour même de l'événement douloureux que fut la mort de Robert, les SS et kapos, avec leur douceur habituelle nous font sortir de la cale pour nous transférer sur un autre bateau, le « Cap Arcona » où nous rencontrons d'autres prisonniers; il y a des cabines, véritable luxe comparé à « L'Athen », pour finalement aboutir dans une cale plus basse donc plus chaude et étonnement suprême, avec de vieux matelas.

Que signifie ce progrès ? Il faut savoir que cet ancien bateau avait été un bâtiment de luxe pour touristes qui faisaient de fréquents voyages en Amérique. Les rumeurs circulent que nous nous dirigeons vers la Suède, alors que le bateau fait un va-et-vient entre les ports de Lübeck, Neustadt et la mer.

Je déchanterai rapidement car le soir, dans cette cale chaude et grillagée, on vient hurler : « Français et belges, raus »; nous remontons pour passer la nuit sur le pont du navire; en pleine nuit, sur la mer Baltique, nous grelotons mais en évitant les endroits particulièrement gardés, je circule sur le pont, la côte est trop loin, d'autant plus que je ne sais pas nager et que le contact de l'eau glacée peut me foudroyer.

Je choisis mon coin, seul en face des barques de sauvetage que j'ai rapidement repéré, je suis là depuis un bon moment lorsque j'entends une galopade effrénée : des galoches sur le plancher, je me redresse et aperçois une silhouette revêtue d'un grand drapeau ou couverture flottant, en pleine course dans ma direction, poursuivie par trois autres; il ne va pas s'en sortir seul, je me place debout et quand il arrive à ma hauteur, avec un signe, je le jette à terre; nous plongeons le dos au sol et côte à côte, agrippés à la couverture, nous la défendons ensemble; les trois autres attaquent, nous les recevons à coups de pied galochés et après quelques minutes de mêlée, les assaillants abandonnent et ne reviennent plus. Toujours aux aguets, nous avons passé la nuit avec un peu plus de chaleur humaine, tant physique que morale nous nous disons de temps en temps un mot d'allemand mais j'ai oublié sa nationalité, je ne l'ai plus revu.

Je regarde vers la mer en direction du port et je crois rêver ou est-ce un cauchemar? « L'Athen », sur lequel je me trouvais précédemment, avance, une passerelle est établie entre les deux bateaux et ce que je considérais comme un drame final pour la plupart d'entre nous, le transbordement a lieu.

Que nous réservent les plans SS ? Veulent-ils éradiquer pour eux le danger des maladies infectieuses et autres virus ? Allons-nous servir de monnaie d'échange ou être noyés ? Pourquoi l'ordre de nous exterminer venant d'Hitler et de la direction SS, le général Himmler n'est pas immédiatement exécuté ? Nous sommes réintroduits dans une cale de « L'Athen », aussi sinistre que la première, avec en hauteur, deux parties superposées, séparées par un plancher de bois très épais; les russes sont casés en-dessous. A un moment, je veux à nouveau grimper dans la cheminée mais un groupe de russes prisonniers gardent l'entrée et m'interdisent; de passer; je traîne dans le coin et découvre à terre quelques légumes secs déshydratés. Je comprends alors qu'ils ont un relais contact sur le pont pour la nourriture ou une éventuelle évasion mais les gardes ou les kapos ont dû flairer la combine.

Le lendemain ou surlendemain dans la journée, nous entendons des bombardements accompagnés de tirs, très très proches de nous. Nous sommes aux aguets, je m'efforce de ne pas perdre Pierre de vue mais dans la nuit il s'éloigne car il a retrouvé un prisonnier de son village. Tout à coup, un choc contre le navire, quelqu'un ouvre la trappe du pont en criant:

« Nous coulons, nous allons couler », la traduction a-t-elle été bien faite ? Nous sommes en danger et la réaction d'une partie des prisonniers est rapide, violente et désorganisée par peur d'être écrasés dans la cale ou noyés par les bombardements.

Image terrible que de voir ces grappes humaines, près de l'épuisement complet, se lancer à l'assaut pour saisir l'échelle métallique étroite fixée sous la trappe; dans ce désordre affolant, peu de prisonniers arrivent à saisir un échelon; je me suis approché à un mètre ou deux mais il était inutile de leur crier que cela ne servait à rien, personne n'écoute, personne n'entend; certains vont être étouffés ou piétinés.

Après bien des efforts, je retourne en arrière et me souviens d'une vieille échelle en bois, la retrouve, interpelle un prisonnier qui me donne un coup de main, nous la hissons presque à côté de l'autre et déjà une autre ruée s'élance; nous n'avons pas le temps de l'emprunter, elle se casse et se renverse sous le poids ! Il ne servait à rien de se battre, il aurait fallu être plusieurs groupes d'hommes solides pour organiser la sortie mais y serions-nous arrivés tant cette panique était dantesque.

Mon cerveau fonctionne avec une rapidité étonnante, il faut trouver une solution, je ne sais pas si le navire va exploser et couler, la trappe est la seule issue. Je me rends compte que les parois de tôle sont fixées par de très gros rivets à tête arrondie, cette rangée de rivets se trouve à 50 ou 70 centimètres, à angle droit de cette sacrée échelle où la même pression humaine s'exerce.

En temps normal, j'aurais considéré ma tentative folle, irréalisable et suicidaire, mais là, sans trop réfléchir, je commence à m'élever très lentement du sol en m'agrippant car il faut que mes pieds suivent et que je ne glisse pas, je ne vois ni ne sens personne me suivre; je franchis environ deux mètres en quelques minutes et les yeux fixés sur l'échelle située à ma gauche, je m'aperçois que personne ne passe, tous sont agrippés en bas de l'échelle; ma décision est immédiate, je lâche le rivet de la main gauche, saisis l'échelon, flotte suspendu, fais un rétablissement avec l'autre main et me trouve au-dessus de la mêlée mais au moment où je veux m'élancer vers l'ouverture, quelqu'un s'accroche à ma jambe, je crie qu'il me lâche, n'entend rien, je tape avec l'autre pied, je n'ai pas d'autre solution car de plus, il empêche les autres de passer et il faut absolument dégager cette échelle.

Il abandonne mon pied en gardant la semelle de bois qui ne tient que par des bouts de ficelle et je me retrouve à l'air, en plein jour, hébété, les nerfs et les muscles super tendus.

Je fais quelques mètres, jette un regard circulaire pour découvrir l'endroit et la situation du bateau et m'aperçois que nous ne sommes plus en pleine mer, le bateau est à quai ! Je vise un tas de pains, avance et me trouve dans le point de mire d'un garde, m'arrête pile, un prisonnier vient d'être abattu, peut-être d'autres derrière le tas; il ne fait pas bon traîner ici mais le navire n'est pas complètement abandonné par les gardes.

Je fais marche arrière et me dirige vers le bastingage pour évaluer les possibilités de sauter mais plusieurs mètres me séparent du quai, tant en largeur qu'en hauteur.

De très gros câbles relient le bateau au quai, je vois circuler des prisonniers, un escalade, glisse le long du câble, reste suspendu au milieu du filin, courbe à cet endroit mais un prisonnier, déjà à terre, attrape son pied et le tire sur le quai, je n'hésite pas, même s'il n'y a personne au bout du câble, il faut m'en sortir, cela ne peut être pire que dans la cale, je glisse le long du câble et me voilà sur terre ferme. Ouf! Je n'aurais pas apprécié de tomber dans la flotte entre le navire et le quai. L'aidant s'en va, je le remplace pour quelques prisonniers, peu car ils ne se sentent pas assez résistants pour la descente et j'appelle Pierre, sans réponse, aurait-il trouvé une charmante sirène ???

C'est une occasion unique de m'éloigner mais je suspens ma décision un instant car j'aperçois une saloperie de kapo se préparant à passer par-dessus bord; je l'attends pour lui apprendre à surnager mais cette véritable crapule très courageuse pour bastonner les prisonniers n'ose pas tenter la descente.

Je suis le quai au-delà des bateaux car au loin, sur ma gauche, se dessine un bois; par contre, sur le chemin, je vois des chars s'avancer vers le port. S'agit-il des chars de la liberté ou ceux qui contrôlent les colonnes de déportés ? La distance diminuant, je vois les premiers prisonniers sympathisant avec les soldats; je n'ai plus de raison de filer vers le bois mais reste méfiant. Enfin, les alliés, canadiens ou anglais, quelle joie et quelle allégresse ! Et pourtant je ne m'attarde pas et file vers la petite ville de Neustadt où je retrouve Gaston VANDEKERKHOVE et François DEKEGHEL, deux amis de mon kommando, un flamand et un bruxellois.

Mais alors que je me trouve encore sur le quai, je cherche des yeux les autres navires, ils coulent, le "Cap Arcona" couché sur le flanc est très visible et quand je croyais deux jours auparavant, avec rage et détresse, terminer mon existence lorsqu'on nous chassa de la cale pour nous transférer dans le mouvoir de « L'Athen », je n'imaginai certes pas que mon destin se jouait à nouveau car « L'Athen » est le seul qui n'a pas coulé.

La plupart des prisonniers sont morts là, pendant la libération, certains toutefois ont pu sauter par les hublots, d'autres sont aspirés par les navires, les chaudières explosent, quelques-uns s'accrochent à des planches flottantes, ceux-là sont recueillis le lendemain par des suédois et d'autres encore qui, épuisés, cherchent à monter dans une barque de sauvetage occupée par des SS et soldats de la kriegsmarine, ils sont abattus ou assommés. Les rares survivants qui atteignent la rive ont vu les SS les abattre.

Les estimations approximatives citent environ sept mille prisonniers noyés. Les bateaux ont été bombardés par l'aviation anglaise, que s'est-il réellement passé ?

Les officiers SS ont-ils refusé d'obtempérer aux ordres de l'Etat-Major anglais ?

Celui-ci savait-il que des milliers de prisonniers étaient coincés à l'intérieur des bateaux ? Malgré de nombreuses enquêtes, on n'a pas de véritable certitude quant à la responsabilité de ce massacre. Le code militaire secret de cet épisode ne sera levé par les anglais qu'après cinquante années, donc bientôt ? La succession des nombreux drames qui ont échelonné tous ces mois de captivité s'est en partie fondue dans l'ensemble de ce récit, je n'évoque pas volontiers cette partie de ma vie sauf exceptionnellement, comme si je voulais la gommer à tout jamais.

C'est la première fois que je la couche sur papier et au fur et à mesure, les souvenirs affluent, tous plus douloureux les uns que les autres. Rarement et par bribes, je racontais un événement à mes enfants, ils savent mais pas en détail car il m'est encore plus malaisé de le faire de vive voix

J'avais dit à mes petits-enfants¹⁴ que je leur en parlerais après leur quinzième année mais ni le lieu ni la situation ne se sont présentés et pourtant, maintenant, je suis prêt à témoigner devant des jeunes et à répondre à leurs questions. La ou les générations qui nous lisent ou nous écoutent doivent se poser la question : est-il possible que des hommes puissent se battre pour défendre un pan de couverture ? C'est complètement immoral mais il faut s'efforcer de comprendre que nous ne vivons plus normalement, particulièrement épuisés physiquement et moralement, sur le fil incessant d'équilibre entre la vie et la mort. Dans tout groupe humain vivant cette situation, il y a toujours, comme dans le monde animal, des prédateurs et d'autres qui ne supportent pas d'être annihilés; pendant ces épreuves, les réactions sont imprévisibles.

Le caractère est prédominant mais il faut aussi dame chance à ses côtés. La vie concentrationnaire n'est pas seulement le travail forcé, la faim, la soif et le froid, c'est la sape mentale organisée systématiquement par les nazis qui nous a réduits à l'état sauvage, toujours plus dégradant.

